

LES LIBERTAIRES ET LA RÉVOLUTION RUSSE (1)...

Dans une bataille sociale aussi gigantesque que celle qui étrangla le vieil empire des tzars, il était inévitable de voir apparaître diverses fractions politiques ou philosophiques, cherchant à influencer le mouvement et l'orienter dans des voies différentes. Cependant, ces diverses fractions étaient toutes d'accord en février 1917 pour renverser le régime tsariste, et le coup d'État qui porta Kerenski au pouvoir n'était que le prélude d'un immense mouvement qui devait se manifester quelques mois plus tard.

La satisfaction populaire, à cette époque, était plus le fait de voir s'écrouler le régime d'opprobre et d'arbitraire qui sévissait depuis des siècles en Russie, que de voir triompher la démocratie; et quelques semaines suffirent à Kerensky et à ses agents pour discréditer le nouveau gouvernement qui entendait poursuivre, de concert avec les «*Alliés*» la Guerre du «*Droit et de la Civilisation*». Et lorsque, en octobre 1917, la classe ouvrière se dressa pour détruire tout le passé et élaborer une société nouvelle, il ne se trouva dans la population qu'une faible minorité pour soutenir et défendre le régime démocratique qui faisait faillite après une vie éphémère de huit mois à peine.

Les années ont passé et aujourd'hui les politiciens communistes, spéculant sur la faculté d'oubli et sur l'ignorance des foules, reprochent aux socialistes révolutionnaires et aux libertaires de s'associer aux éléments réactionnaires et d'accomplir une besogne contre-révolutionnaire, en luttant contre le Gouvernement des Soviets. L'argument classique, que non seulement nous faisons le jeu de la réaction, mais que nous sommes encore payés par elle, dénonce à lui seul la mauvaise foi de nos adversaires. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ceux qui se dressent à l'heure actuelle et se révoltent à notre action, ceux qui, par des arguments démagogiques cherchent à nous discréditer aux yeux des travailleurs, sont ceux-là même qui, en 1917, se trouvaient de l'autre côté de la barricade et usèrent de toute leur influence pour éteindre le foyer d'incendie qui s'était allumé à l'est et menaçait d'envahir, non seulement l'Europe, mais le monde entier.

Il est à peine utile de rappeler l'attitude nettement hostile à la Révolution d'un des représentants actuels les plus qualifiés du Parti communiste français qui, en 1917, se mettant au service de Clemenceau, se rendit en Russie, chargé par le gouvernement français de mission officielle, pour demander à Kerensky de ne pas briser l'alliance franco-russe et de poursuivre jusqu'au bout la guerre contre «*l'impérialisme allemand*».

Dans les cercles orthodoxes, on se garde bien de retracer ce passé, déjà lointain et à l'ombre de la «*Paix*», à l'abri du danger, le fidèle mouton s'est transformé en loup et s'est découvert une âme d'apôtre communiste. Nous pourrions, si nous avions du temps à perdre, rechercher les origines de la plupart des chefs du communisme français: mais à quoi bon!

A cette même époque cependant, les libertaires du monde entier, fidèles à leurs sentiments révolutionnaires et malgré les divergences qui les séparaient des bolchevistes, n'hésitèrent pas à prendre nettement position.

Ils défendirent de toute leur force et de toute leur énergie la Révolution russe, ne marchandant ni leur temps ni leurs efforts, pour le triomphe de la cause du peuple.

Lorsque Kerenski incapable et impuissant, fut obligé de céder le pouvoir sous la poussée de l'ouvrier de Pétrograd et de Moscou, tous les révolutionnaires et les libertaires au premier rang firent, de leur poitrine, un rempart pour défendre les hommes nouveaux, qui avaient promis au prolétariat la liberté et la paix.

Les libertaires soutinrent les bolchevistes, car ils considéraient que, devant l'âpreté de la lutte, rien ne devait diviser la classe ouvrière et amoindrir les chances de succès et que tous les efforts devaient être utilisés pour écraser définitivement les forces du passé.

(1) Premier chapitre de «*Le Mensonge bolcheviste*». D'après la ré-édition aux Éditions Acratie - 1998.

Mais au lendemain de la prise du pouvoir par le gouvernement des Soviets, les libertaires n'établirent pas une barrière entre le pouvoir central et la Révolution. Avec tous les miséreux, avec tous les parias, avec tous les déshérités qui, sur le front, sans armes et sans pain, menaient une lutte de géants, ils applaudirent au programme bolcheviste: *«La paix de suite et tout le pouvoir aux Soviets»*.

Hélas! Sitôt à la tête du gouvernement, les maîtres du bolchevisme oublièrent vite leurs promesses et se jetèrent à corps perdu dans la politique. Pourtant, durant près de deux années, les libertaires de l'extérieur se refusèrent à croire à toute l'étendue du désastre. Malgré les fautes et les erreurs des gouvernants russes, ils conservèrent une confiance en l'avenir et usèrent de tous leurs moyens pour soutenir le Gouvernement et la révolution.

Pour l'édification de nos lecteurs, qu'il nous suffise de reproduire certaines coupures d'articles parues dans le *Libertaire*, le vaillant petit organe des anarchistes français, que les communistes accusent, avec leur mauvaise foi coutumière, d'être soudoyé par la bourgeoisie.

Voici donc ce qu'écrivait notre camarade Lecoin, le 11 janvier 1920, c'est-à-dire seize mois après les mémorables journées d'octobre et de novembre 1917.

«Nous continuerons à donner cette Révolution en exemple aux travailleurs, comme une superbe révolte qu'ils se doivent d'accomplir ici.

De même que nos camarades anarchistes russes se gardent en ce moment d'amoindrir la force des soviets, nous nous garderons de critiquer ardemment les réalisations des révolutionnaires russes».

Le 22 février de la même année, lorsque la finance et l'industrie internationale menaçaient à nouveau d'intervenir en Russie pour briser l'effort du peuple et anéantir les conquêtes prolétariennes, les communistes libertaires de Paris inondaient la ville de placards et d'affiches pour protester contre les manœuvres du capitalisme et demander à la classe ouvrière parisienne d'élever la voix et de se solidariser avec son frère slave.

Ce n'est qu'en juin 1920, à la suite de l'attitude équivoque de Krassine, à Londres, et des premières tractations officielles du gouvernement russe avec la basse finance internationale que les révolutionnaires sincères se rendirent compte du danger et que, dans un article trop bien inspiré, hélas! Rillon concluait: *«Le bolchévisme en mourra»*.

Comment oser, au mépris de la vérité la plus élémentaire, prétendre que les libertaires et les socialistes révolutionnaires de gauche furent les agents de la contre-révolution et ne pas reconnaître qu'ils en furent les plus fidèles défenseurs? Avec leurs faibles moyens, les anarchistes firent l'impossible pour sauver la révolution de la débâcle, mais, malgré leurs efforts, celle-ci s'écroula, perdue par la politique jésuitique du parti bolcheviste.

Petit à petit, les nouvelles arrivaient de Russie. Le cercle de fer de la bourgeoisie internationale se desserrait, et les lambeaux de la vie russe parvenaient jusqu'à nous. Alors seulement nous apparut toute l'étendue du désastre. Nous apprîmes - imparfaitement d'abord - ce que les hommes avaient fait de la révolution russe; nous eûmes connaissance de la répression violente et brutale qui s'exerçait contre ceux qui se refusaient de vendre cette révolution à la bourgeoisie internationale, et nous décidâmes de nous séparer de ceux qui, à nos yeux, se perdaient par leurs erreurs et se corrompaient par l'exercice du pouvoir.

La *«dictature du prolétariat»* nous apparut sous son jour véritable, avec tous ses excès, ses impudences, ses fautes, ses conséquences déplorables, et se manifesta plus brutalement encore lorsque éclata la révolte des marins de Kronstadt, réprimée dans le sang par le *«gouvernement des soviets»*.

L'ardeur criminelle des Zinovieff et des Trotsky, qui répondirent aux justes revendications des ouvriers de Pétrograd à coups de fusil et de canon, fut réprouvée, non seulement par les adversaires du communisme, mais par les bolchevistes sincères eux-mêmes. Pourtant, Kronstadt succomba, malgré l'héroïque défense des révolutionnaires. Le prolétariat subit en Russie sa première défaite éclatante et la répression du général Trotsky ne fut pas inférieure en actes de cruauté à celle de Thiers en 1871.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Se solidariser plus longtemps avec les hommes qui, quels que soient leur nom et leur passé, se mettaient au ban de l'humanité, eût été un crime. Nous ne voulûmes pas nous y associer. Nous ne voulûmes pas nous rendre complices du meurtre de milliers de travailleurs russes. Nous élevâmes notre voix pour que retentisse le grand cri de douleur et de détresse de tous ceux

qui, sans arrière-pensée, loyalement, avaient tout donné pour la révolution et voyaient celle-ci sombrer, à la grande satisfaction de la bourgeoisie internationale, un instant apeurée.

Il apparaîtra à tous les difficultés que présente l'analyse du bolchevisme. Il nous faut tenter de les surmonter, pour présenter au lecteur un aperçu de la situation et en tirer les enseignements indispensables à l'évolution du mouvement social international.

Nous avons dit plus haut que nous n'avions nullement l'intention de présenter un travail de philosophie, nous ne nous attarderons donc pas à faire la critique du marxisme qui a inspiré les leaders du mouvement bolcheviste et plus particulièrement Lénine. Nous nous attarderons simplement sur des faits de la vie courante et journalière, sur des faits qui ne peuvent être niés et qui mettront en relief la pénible situation dans laquelle se débat le travailleur russe.

Les circonstances qui déterminèrent le recul de la révolution russe sont multiples, et ce serait faire preuve de partialité que de laisser tout le poids des responsabilités peser sur l'échine des dirigeants actuels de la Russie. Cependant, si les hommes qui, depuis sept ans, dirigent dictatorialement la Russie méritent que leur soient accordées les circonstances atténuantes, ce serait une grave erreur que de garder le silence sur leur incompétence et leur sectarisme.

La nécessité du réquisitoire s'impose donc d'elle-même. Nous ne nous perdrons pas dans l'historique des mouvements de février et d'octobre 1917. Tous ceux qui, de près ou de loin, se sont intéressés tant soit peu à la question sociale connaissent l'évolution rapide du coup d'État de février, qui se transforma en révolution prolétarienne. Ce que nous voudrions démontrer, c'est le rôle néfaste joué par le bolchevisme dans le mouvement social russe et son impossibilité de répondre favorablement aux besoins de la classe ouvrière.

L'on nous reproche de ne pas tenir compte de toutes les embûches dressées par le capitalisme dans le but d'enrayer la marche en avant de la révolution. Si parfois, dans nos démonstrations, se glissent certaines lacunes, nous le regrettons sincèrement. Le problème est si complexe que, malgré toute notre attention et notre bonne volonté, des oublis peuvent se manifester. L'on ne manquera pas non plus de nous accuser de souligner simplement les erreurs et de ne pas causer des bienfaits de la révolution. Nous allons, en quelques mots, essayer de réduire à néant cette accusation éventuelle.

Il est évident que la révolution russe a transformé le pays et que le peuple a bénéficié de certaines améliorations. En admettant que le régime actuel soit préférable au précédent, est-ce une raison suffisante pour se rallier au bolchevisme? Nous ne le pensons pas. Personne ne niera les avantages apportés au peuple français par la révolution de 89. Il ne viendra pourtant pas à l'esprit d'un révolutionnaire de soutenir pour cette raison la République. Et, d'autre part, les améliorations ne sont que le fruit de la révolte et ne sont jamais dues à l'activité d'un gouvernement, quels que soient les titres dont il se pare.

La révolution russe, comme toutes celles qui l'ont précédées, a donc transformé la Russie. Nous allons voir dans quelle mesure et si elle a donné tout ce que l'on pouvait en attendre.

Nous n'oublions pas que les Youdénitch, les Wrangel, les Koltchak se sont fait les agents de la finance mondiale et ont tenté de briser dans son berceau le geste d'émancipation du peuple russe. Nous avons été les premiers, sinon les seuls, à dénoncer et à vouer au mépris public cette caste d'aventuriers toujours prêts à se vendre au plus offrant. Nous savons que rien ne fut épargné pour écraser la première révolution prolétarienne; mais nous savons aussi que le peuple russe, au milieu de souffrances et de privations, sut répondre avec héroïsme à toutes ces menées contre-révolutionnaires et que sa foi, son courage et son énergie eurent raison de tous les conquérants soudoyés par la réaction.

Et puis, devons-nous nous étonner de la position prise au cours des événements russes par la bourgeoisie mondiale? Pouvait-elle rester neutre dans le drame social qui se déroulait là-bas et n'était-elle pas dans son rôle en défendant ses privilèges menacés nationalement et internationalement? La révolution russe triomphante n'était-elle pas l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête?

Nous n'avons rien à demander à la bourgeoisie et nous ne devons attendre d'elle aucune indulgence. Dans la bataille qui nous place face à face avec le capital, dans la guerre que nous menons contre les privilégiés du monde, c'est une question de force qui domine. Tans que nous serons les plus faibles, nous resterons sans avoir le droit de nous plaindre sous le joug de ceux qui nous exploitent. Ne reprochons donc rien à la bourgeoisie. Elle se défend et elle a raison.

Ayons conscience de notre puissance ou de ce qu'elle pourrait être et organisons-nous pour vaincre la puissance du capital. Ne méprisons pas nos adversaires, leur force est réelle et considérable; il ne tient qu'à nous de les abattre, mais, pour cela, il faut nous connaître et savoir choisir ses amis.

Ne nous étonnons donc pas de l'attitude de la bourgeoisie.

Mais les erreurs des hommes qui de leur propre autorité décidèrent d'exercer leur dictature, et d'arracher des mains du peuple le flambeau de la révolution, de lui ravir son pouvoir et sa liberté, ont pesé lourdement dans l'écrasement de la révolution, et contre ces hommes, si haut placés soient-ils, notre droit de critique reste entier.

Jacques CHAZOFF.
